

L'histoire d'une page

Joseph Cohen

Je souhaiterais vous raconter l'histoire d'une page. D'une seule page, quelque chose comme une page solitaire au cœur d'une œuvre littéraire révélant à même sa solitude, une interminable tâche, celle justement qui enjoindrait l'écrivain à écrire. Une seule page donc, qui nous regarderait du fond de l'œuvre et qui aurait déjà ouvert dans l'œuvre une béance infinie où toute possibilité s'épuiserait, où le possible lui-même se déroberait et l'impossible sévirait. Comme si l'écrivain ne pouvait plus se revendiquer d'un lieu déterminé par la certitude, la précision, l'exactitude ou la régularité pour s'armer du pouvoir d'écriture. Seul donc, et toujours hanté par le « rêve d'une entière dissolution », l'écrivain serait livré ou exposé à sa dissémination d'où il serait toujours tenu d'être à jamais sans autorité, sans consistance, sans fermeté ni permanence. C'est dire que l'écrivain appartiendrait déjà à quelque chose comme une interminable et incessante *question*. Une question pure, en somme, qui ne cesserait de le traverser et de le pénétrer au moment même où le tout du tout aurait été dit, où le tout aurait déjà éteint son propre dire, essoufflé sa parole et déjà sacrifié la possibilité de prononcer un dernier mot à Dieu ou vers Dieu.

L'histoire d'une page, celle, en tout cas, que j'ai déjà commencé à raconter, ce serait donc aussi l'histoire d'une certaine question. Or cette histoire, nul ne saura jamais ce qu'elle aura, en vérité, voulu dire. Car, au fond, elle sera toujours secrète au dire, subtilisée à tout vouloir-dire et déjà soustraite au sens de l'histoire, libérée de la soumission à l'évidence et à la présentation du sens. Mais cela ne saurait vouloir dire pour autant que cette histoire se complaira dans le non-sens. Et ce, parce qu'elle s'ouvrira comme une « irruption » dévoilant la limite même du sens et, sans n'être simplement que sa face négative, s'exposera comme la possibilité de se dire au-delà du sens et en-deçà du non-sens, au-delà du *thème* et en-deçà de l'*a-thème*, tournant toujours autour de la limite du dicible comme de son au-delà. Et écrire cette histoire, rien ne saurait être plus périlleux ou plus risqué, mais, à la fois et simultanément, rien ne saurait être plus urgent et plus nécessaire; car il y va de l'espace même de l'écriture, ou devrait-on dire, de son inconditionnalité pure. De ce que Bataille nomme son *rayonnement*.

« Je ne sais pas si je vais tomber, si j'aurai même la force nécessaire à la main pour achever la phrase, et écrire enfin, mais l'implacable volonté l'emporte : le débris qu'à cette table je suis, quand j'ai tout perdu et qu'un silence d'éternité règne dans la maison, est là comme un morceau de lumière, qui peut-être tombe en ruine, mais rayonne. »¹

L'écrivain appartiendrait ainsi à une parole que personne ne pourrait encore parler ou signifier, une parole qui n'aurait ni de centre ni de périphérie, qui ne révélerait rien en se révélant elle-même et qui le contraindrait, aussi, non plus à *écrire* mais à *s'écrire*, c'est dire à se *signer* en se *saignant* (Bataille écrit dans *Le Coupable* : « *Ecrire, c'est aussi saigner.* ») depuis une expérience privée de soi et du soi. Et au moment même où l'écrivain sent et ressent cette expérience plus intime et intérieure que son intériorité même ou son intimité propre, à l'instant même où il est voué et dévoué, c'est dire jeté sans « projet » ni « plan détaillé », sans « principe » ni « dogme », sans « science », sans « intelligence » ni « prétention de rechercher les états enrichissants du sujet », déchu donc au cœur de cette

¹ G. Bataille, *L'Impossible*, Paris, Editions de Minuit, p. 115.

seule et unique loi « il faut rejeter tous les moyens extérieurs » - loi dont Bataille nous rappelle qu'elle relève du « plus important » - il perd, l'écrivain, le pouvoir et l'autorité de dire « Je ». Et ce n'est pas tout ce qui s'y perd. S'y perd aussi l'idée même du personnage, fictif ou réel, de ce milieu ou de cet élément dans et par lequel l'écrivain peut promettre ou compromettre sa propre présence. Car s'y perd, au fond, la possibilité même d'une *scène* où apparaîtraient successivement et succinctement des personnages multiples et divers, tant de formes et de figures par lesquels l'écrivain porté et transporté, altéré et déguisé essaie de marquer et d'affirmer, de présenter ou de *présentifier* son rapport à la lettre et à lui-même. Et cette perte sera sans retour ni recours, autre façon de dire qu'on n'en verra jamais la fin et qu'on aura même perdu la faculté de voir ou la possibilité de prévoir le point final ou le dernier mot de cette perte. Tout se passe donc comme si une tache avait irrémédiablement assombri la clairvoyance et un aveuglement avait définitivement retourné le voir, renversé et énucléé l'œil du voir, extirpé le globe oculaire de son pourtour ou de son contour et bouleversé sa visée comme sa vision, éteint son horizon en l'ouvrant à l'instant où le langage touche la limite de son énonciation, la frontière de son expressivité, c'est dire touche le lieu à partir duquel le discours s'implose et s'explode à la fois et simultanément, en se contestant et en ne cessant de se mettre et de se soumettre à la question dans les larmes, dans le sang, dans l'extase, dans l'effroi d'un sacrifice si absolu qu'il sacrifierait même le sacré et ne nous portera que dans le fond sans fond de l'absence, ne nous élèvera qu'au point où l'on ne cesserait de tomber dans l'abîme. Tel est l'œil de Bataille, quelque chose comme le regard aveuglé d'un œil retourné, diaphane et opalescent, illuminé de son propre vide, ne cessant de s'épancher et de se perdre en ouvrant par-là même le point où le langage s'étrangle en une « communication » qui se drape, se couvre et se recouvre de *silence*. Je cite Bataille : « De personnages divers que successivement je suis, je ne parle pas. Ils n'ont pas d'intérêts et je dois les taire. Je suis mon propos – d'évoquer une expérience intérieure – sans avoir à les mettre en cause. Ces personnages, en principe, sont neutres, un peu comiques à mes yeux. Mais, en rapport avec l'expérience intérieure dont je parle, ils sont privés de sens, sauf en ceci : qu'ils achèvent ma disharmonie que j'appelle aussi d'un mot glissant (un mot qui n'est pas un mot), le plus pervers ou le plus poétique et qui est lui-même gage de sa mort, le mot *silence*. »

Et c'est au cœur de cette *disharmonie* nommée et appelée *silence* qu'un langage s'avance, non pour se trouver ou se retrouver, mais pour s'éprouver comme une perte déjà engagée, c'est dire, comme cette perte toujours se perdant elle-même et d'elle-même jusqu'à ce qu'elle s'ouvre comme une certaine « garde », comme une « parole qui garde le silence », qui garde sa déchéance et qui « souverainement », sans savoir ni maîtrise, s'expose déjà à sa propre strangulation dans la béance absolu d'une pure vacuité dont Bataille dira qu'elle est « joie supplicante ». Mais depuis quel lieu trouver ou inventer une parole dans un sens autre que le sens, deviner ou imaginer des mots étrangers au « langage articulé », hétérogènes à la signification et surtout, rebelles à ce que le système et l'histoire du sens auront toujours déjà compris, à savoir la *différence* entre sens et non-sens, parole et silence, harmonie et disharmonie, achèvement et inachèvement, etc.? Car, et Bataille voyait, il ne cessait au fond de voir, le risque qui guette le silence, celui justement de n'être qu'une « ruse de la raison », qu'un détour de la vision en vue et afin de mieux voir, de mieux apercevoir la différence entre voir et ne pas voir. En somme, ce qui poursuit et hante l'œil intérieur, c'est d'être encore soumis à l'ordre réappropriant de la négativité et à l'horizon absolu du voir, c'est dire, d'être déjà asservit au voir qui arrive à voir jusque dans les ténèbres les plus obscures du non-voir, et ce, jusqu'à y voir une ultime possibilité du voir. C'est le risque, mais c'est aussi le danger. Un danger qu'il faudra, paradoxalement, afin de l'éviter ou de le contourner, de ne pas s'y trouver pris ou

emprisonné, retourner contre lui-même en le doublant ou le redoublant. Et ce – et il y va ici de pénétrer dans l’instant de la plus grande crise qui s’entendra toujours comme une certaine folie – non pas depuis le lieu où le danger se donnerait à penser comme « le besoin de la philosophie », déjà plénitude de sens ou de présence, mais à partir de l’instant où il serait *souverain*, c’est dire, depuis l’instant où il marquerait et aiguiserait toujours plus en avant, et comme si le système était toujours en retard sur lui, la blessure, la rupture, la coupure, l’incision de la différenciation. Jusqu’à se poser cette question avec laquelle Bataille ouvre *L’Expérience intérieure* : « Qu’en est-il de nous, quand, désintoxiqué, nous apprenons ce que nous sommes? »²

Il y va donc d’« un voyage au bout du possible de l’homme » dont la seule autorité et l’unique méthode ne se conjugueront que depuis un langage *dévoiyé*, là où nous apprenons que nous n’habitons pas la totalité du langage et là où nous découvrons que gît aux confins et à la limite de cette totalité, un autre langage qui parle et se parle, sans que nous ne soyons ou ne puissions être son maître; un autre langage, disions-nous, qui s’efforce de toujours s’échouer, de déjà se dépendre de tout possible maître et qui ne cesse de tourner autour de la figure du maître ou du langage philosophique comme maîtrise en l’enfonçant dans une fosse imprévisible et imprescriptible, mieux, en le transperçant d’une cavité que sa maîtrise n’aurait pas elle-même creusée mais qui se serait excavée en elle et au cœur de sa totalité. Comme si une possibilité toute autre, aussi inévitable que fatale s’ouvrait, à l’échéance même du maître langage philosophique. Une possibilité ouverte non pas vers l’extérieur, non pas dans une quelconque altérité au-delà ou en deçà du sens, mais au noyau même de son déploiement, au cœur propre de son exaltation ou de son contentement; et cette possibilité, en somme, c’est celle d’un philosophe dérégulé et déraillé par le philosophique lui-même, quelque chose comme une folie qui viendrait prendre et surprendre, happer et emparer le philosophe au cœur de sa diction ou de son discours, le précipitant dans sa propre précipitation jusqu’au point où, dénudé, « le savoir absolu ne serait qu’une connaissance entre autres », c’est dire, jusqu’à « l’instant furtif » où le philosophe se perd dans l’angoisse d’un absolu non-savoir, comme un enfant égaré dans la nuit, et dont la seule joie, « la seule suppression de l’angoisse » et l’unique chance de souveraineté, serait d’incessamment désobéir et d’interminablement défailir le tout du sens. « à ce moment l’élaboration n’est plus nécessaire; écrit Bataille, c’est aussitôt et du ravissement lui-même que j’entre à nouveau dans la nuit de l’enfant égaré, dans l’angoisse pour revenir plus loin au ravissement et ainsi sans autre fin que l’épuisement, sans autre possibilité d’arrêt qu’une défaillance. C’est la joie supplicante. »

Prévisiblement impossible, dira Hegel, et impensable. Or justement, selon Bataille, penser « souverainement », c’est mesurer le penser à l’expérience intérieure, c’est-à-dire, exposer le penser à l’impensable et le possible à l’impossible. Et c’est penser l’inachèvement du penser à partir d’une aporie inlassablement répétée au cœur de la pensée jusqu’au point où elle se dénude et s’extasie, jusqu’au point où elle trouve une parole et se met à parler au cœur de la parole de ce qui demeure impossible pour la parole. Parler en somme un langage « définitivement contradictoire » et arriver à dire dans le langage ce qui n’est pas du langage. Cette aporie, Bataille n’y cesse de tourner autour, et elle porte plusieurs noms, l’inachèvement, l’extase, l’anthropomorphisme déchiré, *Unwissenheit*, la transgression, la subversion, le sacrifice, etc. mais ces noms multiples en visent au fond qu’un seul, comme si Bataille chaque fois qu’ « il devient

² G. Bataille, *L’Expérience intérieure*, Paris, Gallimard, p. 22.

possible de faire furtivement l'expérience furtive qui s'appelle expérience de l'instant » se posait et se reposait la question : Que reste-t-il de Hegel?

« Dans l'inachèvement, j'ai trouvé la coïncidence de la plénitude intellectuelle et d'une extase, ce que je n'avais pu atteindre jusque-là. Je me soucie peu d'arriver à mon tour à la position hégélienne : suppression de la différence entre l'objet – qui est connu – et le sujet – qui connaît (bien que cette position réponde à la difficulté fondamentale.) De la pente vertigineuse que je monte, je vois maintenant la vérité fondée sur l'inachèvement (comme Hegel la fondait, lui, sur l'achèvement), mais il n'y a plus là d'un fondement que l'apparence! J'ai renoncé à ce dont l'homme a soif. Je me trouve – glorieux – porté par un mouvement descriptible, si fort que rien ne l'arrête, et que rien ne pourrait l'arrêter. C'est là *ce qui a lieu*, qui ne peut être justifié, ni récusé, à partir de principes : ce n'est pas une position, mais un mouvement maintenant chaque opération possible dans ses limites. Ma conception est un anthropomorphisme déchiré. Je ne veux pas réduire, assimiler l'ensemble de ce qui est à l'existence paralysée de servitudes, mais à la sauvage impossibilité que je suis, qui ne peut éviter ses limites et ne peut non plus s'y tenir. L'*Unwissenheit*, l'ignorance aimée, extatique, devient à ce moment l'expression d'une sagesse sans espoir. A l'extrémité de son développement, la pensée aspire à sa « mise à mort », précipitée, par un saut, dans la sphère du sacrifice et, de même qu'une émotion grandit jusqu'à l'instant déchiré du sanglot, sa plénitude la porte au point où siffle un vent qui l'abat, où sévit la *contradiction définitive*. »³

Cette aporie *excède* la filiation avec Hegel tout en s'exposant, à l'instant même de son excès, au *spectre* du hégélianisme. C'est dire à son *retour* ou à sa *revenance*. Car Hegel *avait* raison, il avait raison de la raison, et Bataille le savait, il le disait et l'écrivait. Il écrivait même plus, car il écrivait que « Hegel ne sut même pas dans quel mesure il avait raison » comme pour signifier et nous signifier que la raison elle-même ne savait pas encore jusqu'à quel point elle faisait raison, se donnait raison, s'accomplissait comme raison, mais aussi, que la raison ne savait pas encore dans quel mesure elle s'arraisonait elle-même en se faisant raison, s'engouffrait soi-même en se donnant raison, s'in-achevait elle-même en s'accomplissant comme raison. Et au fond sans fond d'une aporie sans retour ni recours, que la raison ne savait pas encore dans quel mesure elle s'achevait elle-même en s'achevant. Or l'on ne verrait rien dans cette contestation si l'on y voyait une simple contradiction, mais, à la fois et simultanément, on y verrait tout. On y verrait ce que la dialectique spéculative y voit tout en y voyant ce que la dialectique spéculative ne pourra jamais voir. Ou même *entrevoir*. Car ce qui est ici mis en scène ou en jeu par Bataille face à Hegel et au cœur de Hegel, loin d'être une simple réfutation ou protestation contre Hegel se situerait en vérité toujours à la limite du *Savoir Absolu*, là où l'Absolu défaillerait au Savoir et le Savoir se désagrègerait de l'Absolu, là où Hegel lui-même déferait Hegel, c'est dire là où tout penser et tout achever voudrait dire, à la fois et simultanément, manquer le tout du penser, laisser tout *impensé* et délaisser le tout dans l'*inachevé*. Comme si Bataille reprenait Hegel en le pliant ou en le repliant sur lui-même et depuis lui-même et jouait perpétuellement à le reformuler et à réinterpréter le tout du penser à partir d'une autre exigence voire d'une autre loi dont la réverbération ne cessera de faire trembler l'édifice du *Savoir Absolu* : là où tout est pensé, tout est absolument *impensé*.

³ G. Bataille, *Le Coupable*, Paris, Gallimard, p. 45.

Ainsi, Bataille est à la fois le plus fidèle et le plus pervers des hégéliens, mieux, c'est parce qu'il est le plus fidèle hégélien qu'il est aussi le plus pervers. Il n'en finira jamais de penser *avec* Hegel, de le prendre au mot et à la lettre, de collaborer « jusqu'au bout » à la dialectique spéculative et de corroborer « sans réserve » l'enchaînement absolu du sens. D'acquiescer aussi chacune des relèves et de consentir à toutes les réappropriations dans le parcours phénoménologique de l'Esprit. Mais, parce que suivre sans retenue et poursuivre sans réserve l'absoluité du sens, pénétrer son intérieur et en faire l'« expérience intérieure », c'est voir sa négativité, et bientôt n'y voir qu'une déchirure convulsive, c'est voir son aliénation, et bientôt n'y voir qu'une expatriation ou un exode, c'est voir sa différence, et bientôt n'y voir que sa « désagrégation », c'est voir sa mort et bientôt n'y voir que sa cadavérisation ou sa putréfaction, Bataille n'en finira jamais de penser *sans* Hegel et de libérer le penser de Hegel. Comme si le soleil se tachait lui-même et s'ombrageait soi-même de sa propre lumière. Comme si le savoir absolu, depuis sa propre absoluité, se transgressait lui-même en absolu non-savoir. Et comme si l'écriture de Bataille jouait sans répit, et ce jusqu'à en mourir de rire, avec l'écriture de Hegel, jouait sans arrêt au rythme d'un certain enjambement aussi sérieux et cruel qu'enjoué, celui-ci : prononcer les mêmes mots en les abîmant, user des mêmes signes en les pervertissant, puiser du même fond en l'excavant. Pourquoi? Eh bien pour penser, ou plutôt pour ne plus *penser* justement, ni dans l'ordre du sens ni depuis une immédiateté indéterminée du non-sens, disons donc, pour *rire* encore une fois de Hegel et avec Hegel en pensant *autrement* la « souveraineté ».

Autrement la « souveraineté », c'est dire que si la souveraineté devait un jour voir le jour, elle ne le pourrait qu'en se « déroband » irrémédiablement de sa propre présence. Ainsi, cette « souveraineté » devrait toujours, s'il y en a et peut y en avoir, se constituer depuis un effacement absolu ou une pure perte de sa souveraineté, depuis une interruption, une suspension, une transgression du lexique de la *maîtrise* en lui infligeant quelque chose comme une mutation et un glissement, en l'affectant d'un irrémédiable écoulement ou « ruissellement » de sens, pour se dégager ou se libérer de la complicité ou de la conciliation servile de la parole et du sens. Comme si la souveraineté s'apercevait elle-même nue et exposée, dénudée et désenchantée de toute la logique de sa propre catégorisation. Quelque chose comme si un glissement de sa catégorisation venait depuis elle-même la muter vers elle-même, c'est dire vers la perte de son soi-même. Se regarder, justement, sans se contempler, souverainement se libérer de l'horizon de la contemplation et jouir de son œil intérieur.

Mais au regard de quel horizon se porte le regard de l'œil intérieur et souverain? Autrement dit, que regarde l'œil intérieur et souverain en regardant l'intérieur de sa souveraineté? Et pourquoi l'œil intérieur et souverain ne s'ouvre-t-il qu'au cœur de l'angoisse, qu'au moment de sa révulsion, qu'au temps de sa perte? Pourquoi l'œil ne voit-il qu'au creux de la nuit qui, écrit Bataille, « n'en finit plus de tomber »?

C'est que l'œil, et Bataille inverse ici tout ce que nous voyons ou pouvons voir dans la métaphore et l'histoire de l'œil, est de la nuit, il est ce « globe de nuit ». Son regard le porte dans la nuit, c'est dire, le jette et le déchoit à la limite où il fuse et jaillit dans la lueur de son être en ne s'ouvrant que sur la cavité crânienne, arraché et déraciné à l'horizon du regard, extrait à la transparence et à la translucidité de la réflexion, absent d'une absence dont on ne pourra jamais voir ou percevoir la disparition. Et au lieu où se jouait le regard de l'œil, au lieu où se dressait la scène d'une vision intentionnelle, c'est dire à la place où l'œil franchissait sa limite pour saisir dans la pure vision un point d'intentionnalité où se lient et s'allient les formes idéelles du sens et les contenus

intangibles du savoir, Bataille précipite tout le lexique et retourne toute la syntaxe de la vision et de la visée dans l'éclat d'une *spectralité* soustraite et à jamais détournée de l'horizon du sens, du savoir et du travail. *Spectralité* donc qui reviendrait happer et arracher le regard du regard et finalement renverser l'œil et le libérer en l'exposant à quelque chose comme une absolue altération. Une absolue altération qui ne l'ouvre que sur une ouverture mortelle, une ouverture braquée sur la mort et exposé au vide absolu d'une nuit, oui, qui n'en finira pas de tomber et de bouleverser l'orbite du sujet terrestre autour du soleil et de la lune, transgresser l'économie du jour et de la nuit, engloutir le tout de la vie non pas simplement dans la mort mais au creux d'une infraction éraillant à la fois et simultanément les catégories de la vie et de la mort, la catégorisation de la vie qui convertirait la mort ou de la mort qui ressourcerait la vie. Et ce, en déchirant leur enchaînement négatif et leur conversion positive. Car l'œil révolté serait au fond du fond aveugle à ce qui ne cesse de se dire comme travail du négatif et détourné, à vrai dire libéré, de l'asservissement propre à l'horizon de la vision intentionnelle. Et c'est justement où l'œil est arraché à son regard, déraciné de sa visée et de sa vision, renversé et retourné vers l'intimité de la nuit et libéré de l'imposition de l'horizon lumineux trop lumineux de l'intentionnalité, qu'il *s'ouvre* à l'expérience intérieure et à ce qu'il y a, non plus d'essentiel dans l'expérience, mais à ce qui se joue dans l'intériorité d'une expérience. Or ce qui émerge de l'intériorité, de ce globe renversé et énucléé dans la nuit absolue de l'expérience intérieure, c'est, écrit Bataille, quelque chose comme une « étoile », une lueur filante, l'instant d'un éclair furtif qui ouvrirait la pupille renversée de l'œil intérieure à l'instant même où son regard se serait abîmé dans la mort du regard. « Rien qu'une étoile..., écrit Bataille, N'importe quelle étoile – de l'étoile... L'homme *est* quand il sait qu'il n'est pas! La matière *est*, en ce qu'elle dissout l'homme et, par la mort, en expose l'absence. »⁴

Ainsi, la mort n'est pas pour l'œil renversé et révolté la simple possibilité d'accéder au sens comme la limite pourrait se comprendre comme une réduction au sens nous repliant en nous-mêmes vers le sens. Bien plutôt, la mort est pour l'œil diaphane, une certaine suspension, une mise entre parenthèse de la totalité ou de l'époque du sens lui-même, c'est dire, une fatale réduction du possible sens ou du sens comme possible. Et ce parce que la mort signe l'arrêt où l'être apparaît sans attente ni délai et où la limite qui ne cesse ici de s'enfreindre touche et touchera toujours l'absence même. Comme si l'œil intérieur voyait ceci que l'œil philosophique ne verra jamais : l'instant de la mort surgissant comme cette absolue limite de la perdition et qui à même cette perte trouverait, non pas la ressource, non pas l'essence ou le sens de son salut ou de sa salvation, mais quelque chose comme le *saut* imprévisible ou le *bond* discontinué dans l'impossible *essentialisation* de la mort. Car l'œil intérieur voit, depuis notre intérieur même, que nous sommes, et ce depuis toujours, inaliénablement sacrifiés sans sacrement et sans consécration. C'est ce qui le frappe d'aveuglement à l'instant même où il voit. Aveuglement qui le fera sauter ou bondir dans un espace caché et recouvert, celui de l'appartenance secrète et dissimulée entre l'*écriture* et la *mort*. Et Bataille nomme ce *saut* hors du sens et dans la perte, il nomme ce *bond* hors du voir, hors du savoir et dans la déchéance sans réserve de la mort, saut ou bond dont on ne saurait encore voir comment ou depuis quel lieu il pourrait se convertir en une *négativité* ou se déterminer ainsi en l'unité spéculative d'un discours, et pourtant toujours déjà parlant, toujours déjà balbutiant la rencontre d'une écriture marquée par la finitude de paroles sans cesse tournées et retournées vers et dans la mort, c'est l'*extase*.

⁴ G. Bataille, *L'expérience intérieure*, op. cit., p. 45.

L'extase, ce mot est toujours pour Bataille à *vivre* à même la mort et depuis la mort. Et non pas simplement depuis *notre* mort, depuis cette mort qui nous regarde au moment même où l'œil intérieur se tourne et se retourne sur notre intérieur, mais aussi – et c'est peut-être la même chose – depuis la « mort de Dieu ». Que veut dire ici dans l'écriture de Bataille, la « mort de Dieu »?

D'abord cette mort, il ne faut pas l'entendre comme une quelconque donnée historique datable et constatable. La « mort de Dieu » aurait en vérité toujours été à l'œuvre à même Dieu. Ainsi, il faut bien plutôt entendre dans cette mort qui depuis toujours engloutit Dieu, un approfondissement de sa néantisation, un creusement du néant de son abîme, quelque chose comme la mise en abîme infinie dans l'abîme de son abîme et donc la mise à mort de toute extériorité possible. Réduire la hauteur Dieu de en le ramenant au néant qu'il est depuis toujours, tel serait en quelque sorte l'enjeu de la « mise en jeu » de Dieu. En somme, non pas tuer Dieu, non pas être le meurtrier de Dieu, lui ôter la vie en pleine vie pour ainsi dire, mais plutôt le *voir* brûler sur l'autel de son perpétuel sacrifice, et être le spectateur aussi du moment où il resplendit et où il rayonne à l'instant même où il s'évanouit en fumée. « C'est l'extase, écrit Bataille, voir Dieu *brûler* et *flamboyer* ». Au fond du fond, voir l'extase d'un sacrifice qui ne nous porterait pas ou plus vers ou dans le nom sacré de Dieu, mais vers et dans ce qui est marqué au cœur intérieur de ce sacré, le maudit et l'abominable. Un sacrifice donc *sans* théologie et *sans* eschatologie, plutôt *a-théologique* et *an-eschatologique*, et qui enjoindrait non plus à y voir la communion, mais aussi l'excommunication, non plus l'inviolable ou l'insacrifiable, mais aussi ce qui n'en finit pas de se violer et de se différer. Comme si le sacrifice oubliait sa face positive et ne pouvait plus se dire comme un négatif en attente de sa relève sublimante; un sacrifice qui resterait, pour ainsi dire, pris dans son éclat et dans son éclatement à la fois du « Je » et de Dieu. « Si je donne ma vie à la vie elle-même, écrit Bataille, à la vie à vivre, à la vie à perdre, j'ouvre les yeux sur un monde où je n'ai de sens que blessé, déchiré, *sacrifié*, et où Dieu, de la même façon, n'est que déchirement, mise à mort, *sacrifice*. »⁵

Et c'est l'extase qui annonce cette expérience toute entièrement tournée vers l'intérieur et qui ouvre l'espace d'une « garde », d'une « parole qui *garde* le silence », qui *garde* la déchéance de la parole et qui « souverainement », sans savoir ni maîtrise, s'expose à son propre étranglement dans la béance absolu d'une pure vacuité. C'est dire béance absolue de la langue à la fois et simultanément marqué de sa propre *solitude* et par son unique *possibilité*, celle-ci, écrit Bataille à la toute fin de l'*Alleluiah*, de « n'avoir de possibilité que l'impossible ». En ce sens, l'« expérience intérieure » est toute entière expérience solitaire de l'impossible, et de l'impossible langue de l'impossible. Et Bataille n'ignorait pas, il était, en effet, loin d'ignorer à quel point la « mort de Dieu » engageait ou pouvait engager cette expérience intérieure dans une surenchère sans fond de possible et d'impossible, de possible jouant et se mesurant toujours à l'impossible et d'impossible marquant et éprouvant déjà le possible. Car Bataille œuvre toujours entre ces deux mots, possible et impossible. Il y œuvre, pour ainsi dire, sans dialectique, sans tierce possibilité que jaillisse de leur confrontation ou de leur contestation une réconciliation, mais en vue de quelque chose comme l'espace unique et singulier d'une *écriture*. Et d'une écriture libre, car toujours déjà en perte de liberté, « souveraine », disions-nous, car toujours dénudée de maîtrise, quelque chose comme une poétique apoétique visualisant avec le plus de force le non-visible. C'est dire, une écriture s'écrivant à coup de « blancs », comme si l'écriture en s'écrivant n'en finissait pas de s'effacer – non pas simplement en effaçant ses

⁵ G. Bataille, *Le Coupable*, op. cit., p. 72.

mots, mais en effaçant la possibilité même du mot. S'écrire en s'effaçant ou s'effacer en s'écrivant, comme dans cette page au milieu du récit *le Mort*, page incessamment marquée de blancs, comme si l'écrivain, faisant trembler le lecteur au-delà des mots et par-delà l'enchaînement du récit, avait, au moins le temps d'une page, *ouvrer l'impossible*. Et comme si l'histoire de cette page, c'était au fond celle d'une écriture abandonnée par l'écriture, souffrant durement de l'absence et exposé sans retour ni recours à une *question* qui s'entendrait presque comme une *confession* avouée et exclamée au cœur même de l'écriture : *lamma sabachtani*, « pourquoi m'as tu abandonné? »

Et l'abandon n'en finira pas de se creuser au cœur de l'écriture. Mais il n'est pas et ne saurait être pour autant son dernier mot. Car ce geste de l'écriture, c'est « souverainement » se libérer de l'abandon. Mais, pour s'en libérer, il faudra et il aura fallu s'y exposer et n'y être qu'exposé. Être exposé à quelque chose comme un excès d'abandon, et ce pour, l'excéder. Or, cet excès d'abandon, je serai tenter de le lire comme une certaine *confession*. Comme si l'écriture « souveraine » se confessait en s'écrivant. Mais pourquoi prononcer ici le mot de *confession*? Pourquoi nommer ce moment où l'écriture se libère de sa « condition servile » en transgressant l'ordre et l'ordination du discours, s'absout de sa subordination en dénudant le *logos* en sa totalité, se dérobe et se délie aussi de sa neutralisation en excavant « la syntaxe de l'écriture », pourquoi nommer ce moment où l'écriture ne s'écrit « souverainement » que dans la « mort de Dieu », une *confession*? Car je le sais, le mot risque non seulement de sonner faux, mais même de crever le tympan de l'oreille bataillenne. Et surtout lorsque l'on se souvient, par exemple, de cette première page de *L'Expérience intérieure*, là où Bataille récuse catégoriquement le mot de *confession*, et avec lui le mot de *mystique* en soulignant la *servilité* même de la confession mystique. Eh bien, si je tiens ici à suggérer ce mot, c'est peut-être au nom d'une autre béance ou d'un autre abîme qui se creuse et ne cesse de se creuser comme l'« expérience intérieure » de la *confession*.

« L'abîme appelle l'abîme. (*Adhuc abyssus abyssum inuocat*) Or quel est l'abîme qui appelle, et quel est l'abîme qui est appelé? *Croyons-nous que le cœur de l'homme ne soit point un abîme?* Quoi de plus profond que cet abîme-là? Les hommes peuvent parler; on peut voir d'eux leurs gestes, entendre leurs paroles. Mais de qui pénètre-t-on l'intérieur? De qui voit-on le cœur? Ce que chacun est au-dedans de lui-même, comment le voir? Car tout homme est un abîme, quelle que soit sa sainteté, sa justice, sa vertu, *et il appelle un autre abîme quand il instruit un autre homme de quelque article de foi ou de quelque vérité en vue de la vie éternelle*. Or le voir tel qu'il est, l'abîme, voilà notre privilège, dont nous ne jouissons pas encore. »⁶

Et donc au nom d'une *autre page marquée de blanc* : « Je suis une *page blanche* où seul Toi pourra un jour écrire la confession ».

Dans ce milieu du *Livre XIII des Confessions*, Augustin se plaint, il se lamente. Se confesser, se confier, s'avouer, il n'y arriverait pas encore. Il s'accuse de ne pas avoir su être à l'heure d'une rencontre possible en ne cessant de se calomnier : « J'ai tant tardé à t'aimer, toi, Beauté, si ancienne et si neuve, comme j'ai tardé à t'aimer... Tu étais avec moi, et je n'étais pas avec toi. ». Et le retard de la confession vient de l'abîme, pour ainsi dire, de son abîme, et n'est aucunement dû à une défaillance simplement chronologique. Car, c'est le tout du *chronos* qui retarde, qui se défait, se démembre et qui, de l'intérieur même de cette défaillance, cherche les mots de la confession. Ainsi, ce qu'Augustin

⁶ St. Augustin, *Confessions*, Livre XIII.

nomme l'« homme intérieur » ne témoigne point d'un *fait*, d'un quelconque événement lumineux qui pourrait le sauver ou le porter dans la plénitude d'un sens eschatologique. Il est tout entièrement témoignage d'une *blessure*, d'une *lésion* ou d'une *fêlure*, disons, d'une *hésitation* que nulle écriture confessionnelle ne pourrait encore entièrement cicatriser ou combler. Comme si la confession était déjà, au moment même où elle se dirait, en retard sur elle-même et comme si les mots, au moment même où ils s'exposeraient, manquaient toujours. *Les Confessions* d'Augustin abondent en ces analyses : le mot évoque toujours l'absent et l'absence de mots possibles. Car, se confesser c'est manifester en langage et au langage, au cœur même du langage, ce que celui-ci n'est pas, c'est donner et avouer ce qu'on n'a pas et ce que l'on ne peut jamais vraisemblablement donner. Et Augustin tremble toujours devant le gouffre de cet impossible. A tel point qu'à un moment dans *Les Confessions* on l'entendrait presque se rebeller, crier à Dieu son désespoir d'enfant abandonné en l'accusant d'être absent ou sourd et en le prévenant de le laisser et de l'abandonner en retour : « Je t'invoque, mais ma supplique te laisse silencieux et ton silence fait d'elle un supplice. *Lamma sabachtani*. Pourquoi m'abandonnes-tu ainsi comme un enfant égaré? (...) Puis-je dire que tu m'éprouves, que tu me soumetts à l'épreuve d'écrire ma confession dans ton silence afin de t'assurer que je ne retombe pas dans l'arrogance d'être moi sans toi et dans mon néant? » On interprétait presque les mots du confessant comme une certaine mise en garde de l'orgueil divin : Gare à tirer orgueil de mon endurance! Tu ne seras plus alors le destinataire de ma confession mais son auteur! Comme si la confession confessait toujours sa propre précarité et ne se tournait que vers un Dieu finalement trop présent pour être présent, infiniment absent donc. Mais aussi, comme si le confessant n'en était plus vraiment un, laissant et délaissant à Dieu la seule possibilité d'écrire, l'unique chance de transcrire les mots de la confession du confessant. Laisser, en somme, à Dieu le soin des mots. Et ce, non pas simplement parce que les mots du confessant ne peuvent atteindre la grandeur de Dieu, mais aussi et surtout parce que la confession elle-même ne peut se dire que si elle ne se dédie en dédire, se dédie en se dédisant, s'extasie en se transgressant. Se confesser, ce serait en quelque sorte faire comme si l'autre n'était pas là pour recevoir la confession, ce serait en quelque sorte *impossibiliser* la confession, s'adresser à l'inconnu de façon si radicale que l'adresse elle-même s'y perdrait et s'étranglerait. Et Bataille aurait touché à cette *idée* pure d'une confession ou d'une supplication qui ne se dirait que dans son impossibilité même.

« Dans ces circonstances et du fait du grand calme où j'étais, je sentis reculer les limites de l'angoisse. A. se tenait sans mot dire dans l'embrasement de la porte (je ne l'entendis pas venir) : « qu'ai-je fait, pensai-je, pour être ainsi de toutes façons rejeté dans l'impossible? » Mes yeux allaient du garde à l'ecclésiastique : j'imaginai le Dieu que ce dernier niait. Dans le calme où j'étais, un gémissement intérieur et gémi du fond de ma solitude me brisait. J'étais *seul*, gémissement que personne n'entendit, que jamais nulle oreille n'entendra.

Quelle inimaginable force aurait eue ma plainte s'il était un Dieu?

« Réfléchis cependant. Rien ne peut t'échapper désormais. Si Dieu n'est pas, cette plainte déchirée dans ta solitude est l'extrême limite du possible : en ce sens, il n'est pas d'élément de l'univers qui ne lui soit soumis! Elle n'est soumise à rien, domine tout et n'en est pas moins faite d'une conscience d'impuissance infinie : *du sentiment de l'impossible exactement!* »⁷

⁷ G. Bataille, *L'Impossible*, op. cit., pp. 96-97.

Cette plainte déchirée dans la solitude extrême, ce serait en quelque sorte une confession qui aura toujours dit adieu à Dieu, et au cœur de cet adieu, se sera déjà écrite à la lueur d'une certaine in-conditionnalité de l'écriture comme si celle-ci confiait et ne cessait de nous confier un *secret* qu'il nous faudra à la fois et simultanément garder et exposer dans l'écriture et comme l'écriture. Un secret qui s'avouerait depuis quelque chose comme un « trop plein » inconditionnel de l'écriture la libérant en l'abandonnant à son *aporétisation* et qui s'entendrait au fond de chaque mot peut être ainsi : l'écriture est toujours une confession parce qu'elle est toujours l'aveu d'une impossibilité de la confession, parce qu'elle est à chaque fois et à chaque mot la supplication sans réponse d'un « je ne me confesse pas encore » ou d'un « je ne peux pas encore me confesser », c'est dire, d'un « il n'y aura pas de confession si du moins il y en a ». Comme si la confession d'une impossible confession était l'« expérience intérieure » de l'écriture elle-même, l'instant dans l'écriture où tout manquerait à l'écriture, le savoir, le voir, le mot et la phrase, mais où ce manque du tout et de tout au cœur de l'écriture serait aussi son surgissement même. Un certain *oubli* au fond duquel se ferait déjà sentir le tremblement abyssale d'une solitude priante, entièrement portée et transportée par une supplication dont le seul et unique sens est de s'être perdue pour espérer un *autre* cœur.

« Sens de la supplication. – Je l'exprime ainsi, en forme de prière : – « O Dieu Père, Toi qui, dans une nuit de désespoir, crucifias Ton fils, qui, dans cette nuit de boucherie, à mesure que l'agonie devint impossible – à crier – devins l'Impossible Toi-même et ressentis l'impossibilité jusqu'à l'horreur, Dieu de désespoir, donne moi ce cœur, Ton cœur, qui défaille, qui excède et ne tolère plus que Tu sois ! »⁸

Un *autre* cœur pour faire battre une autre parole dans l'expérience intérieure d'un homme déchu hors de toute « contemplation ».

« Oubli de tout. Profonde descente dans la nuit de l'existence. Supplication infinie de l'ignorance, se noyer d'angoisse. Se glisser au-dessus de l'abîme et dans l'obscurité achevée en éprouver l'horreur. Trembler, désespérer, dans le froid de la solitude, dans le silence éternel de l'homme (sottise de toute phrase, illusoires réponses des phrases, seul le silence insensé de la nuit répond). Le mot de *Dieu*, s'en être servi pour atteindre le fond de la solitude, mais ne plus savoir, entendre sa voix. L'ignorer. Dieu dernier mot voulant dire que tout mot, un peu plus loin manquera : apercevoir sa propre éloquence (elle n'est pas évitable), en rire jusqu'à l'hébétude ignorante (le rire n'a plus besoin de rire, le sanglot de sangloter). Plus loin la tête éclate : l'homme n'est pas contemplation (il n'a la paix qu'en fuyant), il est supplication, guerre, angoisse, folie. »⁹

Et dont le premier mot aura été celui depuis lequel en évoquant ou invoquant Dieu l'on s'avoue déjà toujours l'absence de Dieu ou la « flèche tirée sur Dieu » comme dans ce poème qui clos en ouvrant l'« Expérience intérieure ».

« Dieu
A la main chaude
je meurs tu meurs
où est-il

⁸ G. Bataille, *L'Expérience intérieure*, op. cit., pp. 47-48.

⁹ *Ibid.*, p. 49.

*où suis-je
sans rire
je suis mort
mort et mort
dans la nuit d'encre
flèche tirée
sur lui. »¹⁰*

¹⁰ *Ibid.*